

**SIGN OF LOVE
#1 TAUREAU**

Emma Mars

Sign of Love #1 Taureau



ATOUT COEUR

french
pulp^{éditions}

© French Pulp éditions, 2018
49, rue du Moulin-de-la-Pointe
75013 Paris
Tél. : 09.86.09.73.80
Contact : kim@frenchpulpéditions.fr
www.frenchpulpéditions.fr

ISBN : 979-10-251-0403-3
Dépôt légal : Novembre 2018

Couverture : © French Pulp éditions
Maquette intérieure : © Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

J'ai beau être assise, le lustre en cristal au-dessus de moi tournoie depuis une longue minute. Depuis cet instant précis où un mot danse lui aussi dans ma tête. Il revient en boucle, comme une connerie de trente-trois tours rayé.

« Adoptée ».

« Adoptée ».

« Adoptée ».

Je n'ai pas rêvé. Je l'ai bel et bien entendu.

Il fait des loopings dans mes pensées. Il rebondit comme ces balles en caoutchouc qui ne s'arrêtent jamais. Il cogne mon esprit à chaque nouvelle embardée, de plus en plus rapide et douloureuse. Le terme n'a aucun sens pour moi. Littéralement, je n'arrive pas à m'en saisir.

A-dop-tée. A. Dop. Tée. ADOPTÉE !

C'est totalement absurde ! On n'apprend pas qu'on a été adoptée à 20 ans. Encore moins le *jour* de ses 20 ans, en pleine fête d'anniversaire. Non, mais vraiment, ça arrive à qui, un truc pareil ? À une héroïne de telenovela brésilienne, passe encore. Mais pas à une étudiante parisienne tout ce qu'il y a de plus banale. Pas... à moi !

Ça m'apprendra à être née un 1^{er} avril. À force, il était couru qu'on me balancerait un bon gros « poisson » comme cadeau d'anniversaire, un jour ou l'autre. Je ne m'attendais juste pas que ça vienne d'une grand-tante octogénaire. En temps normal, les grands-tantes offrent des présents à côté de la plaque, pas des blagues d'aussi mauvais goût.

En parlant de goût, je ne sais pas pourquoi mon père a jugé utile de louer cette salle de réception rococo pour l'occasion. Dorures, moulures, décor Louis XV clinquant et toc. D'accord, il m'a épargné les serveurs en frac et en perruque, mais tout juste. Le pire, c'est que ça a dû lui coûter une blinde. Et qu'il a sans doute cru me faire plaisir.

Jim Wyle, ce quinquagrésonnant et encore plutôt beau gosse qui reçoit les invités, faux air de Richard Gere en plus sec, me connaît bien mal. On aurait pourtant été tellement mieux à la maison, dans notre trois pièces du boulevard Saint-Marcel. Pas vraiment luxueux, ça non, mais tellement cosy, tellement chez nous. À deux pas du Jardin des Plantes, en prime.

C'est donc à l'abri d'une porte dorée échappée de *Versailles* – la série télé, pas le château – que j'ai surpris cette bribe de conversation un instant plus tôt, en anglais s'il vous plaît :

– Enfin, pour une enfant adoptée, on peut dire qu'elle ne s'en sort pas si mal.

– C'est vrai, je crois même qu'elle a été diplômée avec un an d'avance¹.

– Oui. Et son école de photo, ça m'a l'air plutôt sérieux, non ?

1. Pour des Américains, le terme « diplômé » fait référence au diplôme de fin d'études secondaires, l'équivalent de notre baccalauréat.

Je n'avais plus vu tante Sally depuis dix ans, depuis la mort de maman et notre départ précipité de Verona. Mais j'ai quand même reconnu sa voix. Son accent américain de la côte Est des États-Unis. Ajouté au chevrottement qui trahissait ses huit décennies de ragots et de persiflages, ça ne pouvait être qu'elle.

Était-il possible que tante Sally yoyotte ? Qu'elle alzheimer un peu sur les bords ? Je ne le crois pas. Ses références à mon bac obtenu à 17 ans, ainsi qu'à ma formation, l'école de photographie des Gobelins, étaient aussi précises que pertinentes. Elle m'a semblé très bien savoir de quoi elle parlait, au contraire.

Je n'ai pas eu le courage d'écouter la suite de l'échange. Je me suis affalée sur la chaise la plus proche, tapissée d'une toile de Jouy où une bergère un peu idiote gambadait au milieu des moutons.

L'air me manque, à présent.

Ma robe bustier noire dont j'étais si fière il y a une heure encore me semble soudain trois tailles en dessous. Soit elle a rétréci. Soit j'ai pris cinq kilos en cinq minutes.

Soit... je suis réellement en train d'étouffer.

J'essaie de bloquer mon diaphragme qui joue au squash sous ma poitrine comprimée. Négligeant le sentiment d'oppression, je m'efforce de reprendre une respiration lente et profonde, plus bas, au niveau de l'abdomen. Peu à peu, une vague bienfaisante part de mon ventre et remonte jusqu'à mes seins trop petits à mon goût – juste ce qu'il faut pour donner du relief à mon corps de brindille, mais loin de ces obus qui font loucher les garçons.

Voilà, mes poumons se gonflent à nouveau. Je ne m'en sors pas si mal... pour une adoptée !

Moi qui ne voyais plus rien il y a quelques instants, je distingue enfin les convives qui affluent depuis le vestibule. Ils défilent devant ma chaise comme on présenterait ses hommages à la reine mère. Un effet du décor ambiant, j'imagine. Aucun ne semble se soucier de mon évident malaise. Je dois pourtant être livide.

— Tu es magnifique, ma chérie ! me lance un parent éloigné que je ne sais même pas nommer. Tout le portrait de Grace.

Je ne suis peut-être pas en état, mais le prochain qui me compare à ma mère morte, celle qui depuis cinq minutes n'est plus ma mère, promis, je l'assomme !

Mais la vérité, entière, brutale, et à cet instant plus cruelle que toutes les révélations, c'est que je ne me souviens presque plus du temps où Grace était encore en vie. De nos balades dans les bois autour de Verona. De nos gaufres du dimanche après-midi. J'ai oublié jusqu'à son parfum – l'unique foulard que j'ai conservé d'elle ne sent plus rien depuis longtemps. Je n'ai pas attendu les confidences de tante Sally, ni ce mot fatal, pour trouver aux photos où nous posions ensemble, ma mère et moi, un petit air d'imposture. Le passé à ce point révolu n'est plus qu'un mensonge.

Que nous reste-t-il des disparus, quand l'on a davantage de souvenirs sans eux qu'avec ? Le souvenir d'un souvenir ?

Le fantôme d'un fantôme...

Une autre lubie de mon cher *daddy* : plutôt que de me demander qui j'aurais envie de voir en ce jour, il a invité le ban

et l'arrière-ban de notre famille et de nos connaissances. Et pas un seul de mes amis. Outre tante Sally, il y a là plusieurs autres « cousins » américains, et d'ailleurs aucun de mes cousins proprement dits, c'est-à-dire ceux de mon âge. La moyenne doit tourner autour du demi-siècle.

Tu parles d'une teuf..

Dans ma catégorie, il n'y a ce soir qu'une poignée de dadais sortis d'on ne sait où – probablement les fistons des collègues journalistes de Jim. Tous de parfaits produits des écoles de commerce françaises, et futurs fleurons des entreprises du CAC 40. Comment mon père peut-il imaginer que je vais être séduite par de tels coqs élevés en batterie ?

Il faut croire que ça le rassure. Lui.

— Saumon ou foie gras ?

Celle qui déboule devant moi avec son plateau de canapés posé sur un bras hésitant, c'est Sarah, ma meilleure amie. Ses yeux clairs et ses taches de rousseur brillent d'excitation. Elle est la seule concession que mon père m'ait accordée pour la circonstance. Apprentie cuisinière, future restauratrice étoilée – dit-elle à qui veut l'entendre –, Sarah (et deux de ses copines) s'est vu confier le buffet. Les trois acolytes en gilet noir patrouillent dans les salons, les mains chargées d'amuse-bouches tous plus appétissants les uns que les autres.

— Euh..., bredouillé-je.

Aussi rouge que je dois être blanche, aussi pulpeuse que je suis filiforme, Sarah insiste. Elle a sa tête de « je joue ma vie, là, alors faut pas me chercher ». Ma main survole le

plateau sans parvenir à se poser sur l'une des mignardises proposées.

— Merde, Nanna, c'est pas comme s'il fallait choisir entre Brad Pitt et Ryan Gosling ! Je te demande juste quel petit-four tu veux.

— Je sais pas, moi. Saumon, non ? C'est pas bien, saumon ?
— Pff... t'es désespérante.

Ainsi est Anna Wyle. Ainsi suis-je. Une hésitante chronique, le genre qui peut passer deux heures devant sa penderie ou dans le hall d'un cinéma, jusqu'à louper la soirée promise ou toutes les séances à venir. Un vrai cauchemar pour une fille aussi entière et résolue que Sarah.

Comme mes yeux flottent quelque part sur les fresques murales, au-delà de ses épaules, elle capte mon inattention manifeste.

— Ça va ? C'est la vingtaine qui t'abrutit comme ça ? Je dois me méfier ?

Elle ne passera le cap fatidique que dans un mois et demi, le 18 mai. En attendant, je ne vois pas quoi lui répondre : que ma vie entière vient de se désintégrer, peut-être ? Quant à ses canapés, aussi délicieux soient-ils, ils vont forcément rester coincés en travers.

— T'es con..., soufflé-je.

Mon regard s'échappe de nouveau vers l'entrée, là où se presse une grappe de convives. Je crois reconnaître le boss de mon père, patron de l'agence de presse Atlantic News où ce dernier émarge depuis dix ans.

— Tu cherches quelqu'un ?
— Non...

Si je lui dis que je me cherche moi-même, elle va encore se payer ma tête. Me dire que je suis « perchée » et que je ferais bien de « redescendre » avant de m'envoler pour de bon.

— Ne me dis pas que tu l'as invité ?

— Invité qui ?

— « Invité qui » ! m'imites-t-elle sur un ton geignard. Ben, Arnaud, nouille !

Sa « nouille chinoise », c'est l'un des charmants surnoms dont me gratifie Sarah. Heureusement, je sais que cela n'est qu'une marque imagée de son affection – d'ailleurs, elle raffole de la *street food* asiatique.

— Non.

— Non, tu ne l'as pas invité... ou non, tu ne me le dis pas ?

— Non, je n'ai pas invité Arnaud, répliqué-je sur un ton plus sec que je ne l'aie voulu. Ça te va, comme ça ?

Au palmarès de mes petits copains, lequel flirte plus avec le musée des horreurs qu'avec le *hall of fame*, Arnaud est le pire amoureux que j'aie pu avoir. Narcissique, exigeant, fuyant, moins-attentionné-tu-meurs. Mais aussi, hélas pour moi, le plus beau garçon que j'ai croisé à ce jour. Ce qui explique en partie le craquage initial, et aussi les trop nombreuses rechutes, jusqu'il y a quelques jours encore.

— Eh, dis donc, mademoiselle Wyle, me fusilles-t-elle de son regard turquoise. C'est pas parce que t'es la reine de la fête qu'il faut houspiller le petit personnel.

Elle a prononcé mon patronyme avec l'accent yankee : Why-lee. Et pas Whyle ou Whyleu, comme le faisaient la plupart de nos camarades de lycée. Jérémy compris. Jérémy, l'ultime

pivot de notre improbable trio : la pseudo-Amerloque, la boulimique gastronome et l'esthète introverti.

Je soupire.

— Sarah...

— Bon, tu le prends ton foutu saumon, ou c'est moi qui le boulotte ?

Mais je n'ai pas le temps de trancher. Et, pour une fois, ce n'est pas ma faute. La main qui se saisit de la mienne est chaude et ferme. La main d'un papa qui entraîne d'autorité sa fille.

Sera-t-il aussi sûr de lui, le jour où il me conduira jusqu'à l'autel ? Ne tremblera-t-il pas un tout petit peu, quand il percevra le spectre de maman ondulant entre les travées ?

— Qu'est-ce que... ?

— Viens ma fille, dit-il en me tirant vers le salon voisin, avec un air de conspirateur. Je crois savoir qu'une petite surprise t'attend à côté.

Tous les invités ou presque se sont rassemblés dans la plus vaste des pièces. Là, un fond musical classique, pizzicato de mandoline et nappe de violons, plane sur le décor grand siècle. Au centre, un guéridon a été disposé par le personnel de service. Et sur le petit meuble trône un paquet emballé à peine plus gros qu'une trousse de voyage.

— Comme je me doute que cela t'intéresse plus que n'importe quel gâteau, annonce-t-il à la cantonade, d'une voix grave et posée, je pense qu'il n'est pas nécessaire de te torturer plus longtemps.

— ...

Pour le coup, c'est une vraie surprise. Voilà des semaines qu'il me dit que mon cadeau sera ce voyage qu'on doit faire lui et moi en Corée, sur les traces de mes origines maternelles. C'est déjà un présent magnifique ; je ne m'attendais à rien d'autre.

Mais apparemment, il a prévu un petit bonus.

— Vas-y, ouvre-le ! Je te promets que ça ne mord pas.

Quelques rires impatients s'élèvent. Comme je retiens encore mes gestes, plus décontenancée qu'émue, il m'encourage.

— Tu sais que tout le monde a participé ?

— Tout le monde ? glapis-je, mon filet de voix étranglée dans ma gorge.

— Donc si tu ne l'ouvres pas maintenant, ma chérie, je te préviens, c'est moi qui vais le faire.

Je me résous enfin. Le papier argenté cède facilement sous mes ongles peinturlurés par Sarah. Et il suffit qu'un pan infime du carton apparaisse pour que je comprenne de quoi il retourne.

— Sérieux ?

Je roule des yeux incrédules et, presque malgré moi, malgré la nouvelle qui vient de m'assommer, un sourire béat fleurit sur mes lèvres. Mes mains fébriles dévoilent le précieux bijou et le sortent bientôt de son écrin : un Leica M10. Le meilleur de l'argentique et du numérique. L'arme absolue du reporter photo au XXI^e siècle.

Mon rêve ultime est, accessoirement, un joujou à je ne sais combien d'euros. J'ai beau avoir toujours vécu dans un certain

confort, jamais je n'ai reçu un cadeau pareil. Ça me semble presque trop pour moi. Je me sens gênée.

— Merci, finis-je par bredouiller, un peu gourde. Merci à tous, vraiment. C'est... C'est juste TROP !

— Pas de bon ouvrier sans bon outil, lance une voix anonyme.

Puis le brouhaha des commentaires reprend de plus belle, à grand renfort de clichés sur les « Allemands qui font de bien meilleurs appareils que la camelote chinoise ou japonaise ».

Sans même m'en rendre compte, je tombe dans les bras de mon père. Il m'enlace et me susurre des « mon ange » à l'oreille. Les effluves de son eau de toilette lavandée me montent au nez et à l'âme.

Je l'aime.

Non, bordel, je ne l'aime pas. C'est fini. Je ne suis plus la gamine qui adore son papa : je le déteste !

Comment a-t-il pu me cacher la vérité pendant vingt ans ? Putain, on parle de vingt foutues années ! On parle de toute ma vie !

Le mot maudit me revient comme une saleté de boomerang. J'ai donc été adoptée, comme un chiot, ou un petit chat. Je me dis que je n'ai pas dû être si horrible, tout ce temps, pour qu'ils ne m'abandonnent pas sur une aire d'autoroute au mois d'août.

Mais très vite, lovée contre le torse paternel, boule de gratitude et de rancœur mêlées, je ne me dis plus rien : je pleure sans pouvoir m'arrêter. Je sanglote et renifle, maudissant toutes les tantes Sally de l'univers.